

Réinventer la posture historique : les débats théoriques à propos de la comparaison et des transferts

Marianna Charitonidou

DANS ESPACES ET SOCIÉTÉS 2016/4 (N° 167), PAGES 137 À 152

ÉDITIONS ÉRÈS

ISSN 0014-0481

ISBN 9782749253541

DOI 10.3917/esp.167.0137

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-espaces-et-societes-2016-4-page-137.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Érès.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



II

HORS DOSSIER



Réinventer la posture historique : les débats théoriques à propos de la comparaison et des transferts

Marianna Charitonidou

La comparaison est un processus qui vise à confronter des objets, des sociétés et des processus éloignés dans le temps ou dans l'espace. Le propos de cet article est de revisiter les principaux fondements théoriques de la démarche comparative et les démarches pluridisciplinaires qui cherchent à traverser les barrières entre les sciences sociales et l'histoire, et de faire dialoguer les traditions d'analyse de la sociologie et de l'histoire. Il reprend les postures et débats théoriques consacrés à la démarche comparée en histoire, l'histoire croisée, l'histoire connectée, les études sur les transferts culturels et la démarche transnationale en histoire. Il présente les différentes formes de comparaison en histoire, les débats internes et les perspectives programmatiques de ces postures historiques. La comparaison oblige à s'interroger

Marianna Charitonidou, architecte-ingénieur, historienne de l'architecture, philosophe, docteurante en esthétique et en histoire et théorie de l'architecture à l'université Paris Ouest Nanterre La Défense, à l'école doctorale Lettres, Langues, Spectacles (laboratoire Histoire des arts et représentations, EA 4414, équipe Esthétique et philosophie de l'art) et à l'École d'ingénieurs architectes de l'université polytechnique nationale d'Athènes (cotutelle internationale de thèse) charitonidou@aschool.ac.uk

sur l'objet historique lui-même. Grâce à ce champ d'interrogation qui s'ouvre à propos du comparatisme, l'histoire comparée constitue un appel à la théorie. La comparaison est conçue comme un outil méthodologique contribuant à l'émergence des problématiques qui ne seraient pas révélées au chercheur s'il restait attaché à une analyse « internaliste » des cas individuels. L'histoire internaliste se focalise sur les phénomènes stricto sensu, traitant leurs réseaux comme un système ayant une dynamique interne. Les méthodes comparatives suscitent une compréhension synthétique et dépassent l'antinomie épistémologique entre histoire internaliste et « externaliste ». Comment peut-on saisir et interpréter les relations entre les sociétés et leurs espaces en adoptant des méthodologies liées aux démarches comparatives ? Le principal questionnement de l'histoire comparative est lié aux problèmes de la différenciation et de l'assimilation et de la similitude culturelles et sociales. Sa méthode vise à revitaliser les conceptions locales, nationales et régionales de l'histoire. Sa base épistémologique est associée à l'idée qu'elle pourrait fonctionner comme un outil méthodologique pour mettre l'accent sur les problèmes de la spatialisations des organisations sociales et symboliques et des interactions inter-sociales et culturelles.

ORIGINES DES NOTIONS ET CONSTRUCTION DES « COMPARABLES »

La compréhension des origines des notions peut nous aider à interpréter les logiques de distinction qui ont été introduites par les nouvelles terminologies. L'histoire comparée est fondée sur la séparation des unités de comparaison pour les ramener ensemble sous les points de vue des similitudes et des différences. Le plaidoyer le plus célèbre pour l'histoire comparative est l'article de Marc Bloch intitulé « Pour une histoire comparée des sociétés européennes » et publié dans la *Revue de synthèse historique* en 1928 (Hill et Hill, 1980). Marc Bloch, un des pionniers de l'histoire comparée en France à côté de Lucien Febvre, écrivait dans cet article : « La méthode comparative peut beaucoup ; je tiens sa généralisation et son perfectionnement pour une des nécessités les plus pressantes qui s'imposent aujourd'hui aux études historiques » (Bloch, 1928).

L'intérêt principal de la démarche de l'histoire croisée est l'interprétation des interactions entre les différentes sociétés ou les différentes cultures et des relations entre les productions sociales et les productions culturelles (Geertz, 1977). La notion d'histoire croisée a été employée par Bénédicte Zimmermann, Claude Didry et Peter Wagner dans leur ouvrage *Le travail et la nation : histoire croisée de la France et de l'Allemagne* pour dépasser la perspective de la comparaison (Zimmermann *et al.*, 1999). Elle a été employée en sciences humaines et sociales pour mettre en rapport les formations sociales, culturelles et politiques. L'histoire croisée vise à échapper à la recherche des

similarités et différences entre deux ou plusieurs unités de recherche et insiste sur les relations, les transferts et les interactions (Haupt et Kocka, 2009).

Dans les années 1990, Michel Espagne a développé une critique à l'égard du comparatisme international en employant la notion d'histoire connectée. Il soutenait que l'étude des transferts favorise un esprit d'ouverture internationale (Espagne, 1994). L'histoire connectée a comme objectif de restituer à la fois l'épaisseur du jeu social et la globalité des échanges qui l'animent. Elle concentre l'effort sur les modèles globaux de la comparaison, en décentrant le regard et en insistant sur l'importance du rôle des acteurs historiques. L'histoire connectée vise à rétablir les interconnexions au niveau mondial et à « reconnecter » des histoires qui ont été séparées à la suite du cloisonnement produit par l'essor des historiographies nationales. Pour que ce rétablissement soit possible le chercheur doit discerner les connexions que les historiographies nationales ont artificiellement rompues. La question abordée par l'histoire connectée est celle de la construction des cadres spatiaux étatiques. Pour aborder ce problème elle décentre le regard historiographique en analysant les médiateurs d'une civilisation à une autre.

La notion de transfert culturel s'est développée dans le cadre d'études de l'Allemagne du XIX^e siècle dans ses liens avec la France (Espagne, 1988). Pour autant ce terme ne doit pas réduire la démarche à la seule question des échanges culturels. Comme Michel Espagne le souligne, « les transferts culturels se situaient dès lors au point de rencontre d'une recherche de type herméneutique, centrée sur la détermination de sens nouveaux, et d'une enquête historico-sociologique concernant tous les vecteurs de transferts entre les deux pays » (Espagne, 2013). Penser en termes de transferts culturels nécessite d'adopter une attitude critique à l'égard de la pertinence de la comparaison. Cette critique est fondée sur la thèse selon laquelle la comparaison ne tient pas compte de l'observateur qui compare.

La comparaison entre l'histoire et l'anthropologie a préoccupé Marc Bloch qui, en 1928, a essayé d'élaborer une méthodologie pour une histoire comparée des sociétés européennes. Selon Marcel Detienne les comparables ne sont pas des thèmes, mais des mécanismes de pensée (Detienne, 2000). Detienne retrace l'histoire de l'antagonisme entre la démarche historique et la démarche anthropologique en soutenant que les recherches comparatives doivent être collectives. Il fait appel à la collaboration entre les anthropologues, les historiens, les sociologues et les géographes. Les questions méthodologiques concernant la collaboration pourraient nous informer sur les manières différentes de répondre aux questions : Qu'est-ce qu'un lieu ? Qu'est-ce qu'un site ? Comment crée-t-on un territoire ? (Clerc, 2012). Selon Detienne, le comparatisme a pour ambition de rapprocher différentes disciplines. Dans son ouvrage *Comparer l'incomparable*, il développe une critique de la pratique des historiens, en proposant des études de cas comparatistes. Son analyse est

centrée sur les méthodes de collaborations interdisciplinaires de recherches comparatives. Il veut comparer des sociétés qui n'ont a priori rien en commun et qui appartiennent à des époques éloignées, en les soumettant à un questionnement pour mieux en découvrir un aspect inaperçu. Il dénonce l'extrême résistance des historiens face aux méthodes comparatives élaborées par les anthropologues. Les débats et les controverses contemporains témoignent d'un renforcement d'intérêt pour la coopération entre les anthropologues et les historiens et d'une véritable réflexion sur les avantages de leur coopération (Cohn, 1987). Les analyses comparatives élaborées par les anthropologues sociaux diffèrent des celles des autres disciplines en raison de leur plus grande attention à la culture et de leur forte préférence pour les explications idéographiques. Le rapprochement entre l'histoire et l'anthropologie et les interactions entre l'histoire, l'anthropologie et la géographie sont dès lors associés à la démarche du comparatisme en faisant appel à une ouverture vers l'international et l'interdisciplinaire (Clerc, 2012).

Les débats historiographiques sur le comparatisme s'articulent finalement autour de trois interprétations : en premier lieu, un débat historiographique qui concerne l'analyse du remplacement du comparatisme international par l'histoire connectée. Ce débat est fondé sur l'idée que les transferts internationaux des individus, des marchandises, des capitaux, des idées et des valeurs jouent un rôle important pour les démarches de l'histoire comparée. L'argument principal de cette critique envers le comparatisme est le suivant : la définition rigide des nations comparées risque de conduire à une fermeture des historiographies nationales en évitant une véritable ouverture. Cette interprétation est liée à la critique du comparatisme international proposé par Michel Espagne en France dans les années 1990. En second lieu, une critique, développée depuis la disparition de l'enthousiasme des pionniers des années 1970 et 1980, est fondée sur l'idée que le comparatisme international a subi une normalisation et s'est transformé en méthode banale. En troisième lieu, la conviction que le comparatisme européen s'est développé pour devenir un instrument efficace pour susciter des débats sur des questions socio-économiques brûlantes et pour accroître la pression politique sur les gouvernements a contribué à l'émergence d'une interprétation qui tâche d'associer les mutations qui concernent le comparatisme international avec le développement des débats sur la mondialisation (Kaelble, 2010).

LES DÉMARCHES COMPARATIVES EN HISTOIRE ET EN SOCIOLOGIE

Le modèle de l'histoire comparée de Marc Bloch ne se limite pas à une exposition des faits historiques chronologiquement ordonnés mais, au contraire, tend à analyser l'organisation d'une société et sa logique interne en essayant de nous faire comprendre la structure et la complexité de son système

de valeurs. Il s'inspire de la linguistique en distinguant deux types d'histoire comparée. Le premier type concerne un comparatisme à longue portée basé sur l'idée qu'on pourrait distinguer quelques phénomènes qui semblent être analogues dans des sociétés séparées dans le temps et dans l'espace. Le but d'un tel choix méthodologique est d'essayer de comprendre ces deux catégories de phénomènes et leur influence mutuelle. Le second type concerne un comparatisme de portée plus réduite, fondé sur l'idée que les sociétés proches peuvent être étudiées en parallèle. Le choix de ces sociétés conduit à adopter comme critère de sélection la mesure et la caractérisation des évolutions qui semblent emprunter la même direction. Un deuxième critère de sélection est la mesure de l'influence que ces sociétés ont les unes sur les autres. Un troisième critère de sélection est la considération que le chercheur accorde au fait que ces sociétés ont été soumises ou non à l'action des mêmes grandes causes.

C'est après la Seconde Guerre mondiale que la démarche comparative devient cruciale chez les historiens. La conviction que la compréhension des événements historiques doit être fortement informée par les sciences sociales émerge progressivement. Selon cette posture l'histoire pourrait faire usage des techniques issues des sciences sociales. L'analyse des sciences sociales est par nature comparative. Si l'on pense que la méthode comparative a été inventée pour réglementer les procédures de connaissance et de compréhension à l'œuvre dans la science, on peut comprendre l'importance de la réflexion sur les conditions et les modalités de production des connaissances socio-historiques. Pour Émile Durkheim la méthode comparative était identique à la démarche sociologique. La réception de l'approche comparative chez les historiens conduit à l'idée que les problématiques de l'histoire quantitative et sérielle ne peuvent se construire et s'interpréter que par comparaison. Mettre en valeur les méthodes comparatives permet en effet d'étudier les processus sociaux et politiques qui influencent les institutions de façon synchronique ou diachronique (Dumazedier et Laplante, 1969).

En sociologie, à partir de 1960 et après une longue période de recherches quantitatives, on assiste à un renouvellement de la méthode comparative. La sociologie historique comparée du politique connaît un développement croissant en France depuis les années 1970. Pendant les années 1970 et 1980 les historiens se passionnaient pour le regard comparatif. À partir des années 1970 et pendant les années 1980, l'histoire sociale comparative a connu un développement marqué. Les questionnements au centre des débats théoriques sur les méthodes comparatives sont associés à la mise en question des conditions, des moyens, des échelles et des objectifs des comparaisons opérées en histoire (Julien, 2004).

L'importance de la comparaison pour les historiens et chercheurs en sciences sociales est liée au fait que la comparaison fonctionne comme outil de recherche et de compréhension des aspects spécifiques et généraux de

chaque phénomène, de ses causes et de ses origines. Les méthodes comparatives en sociologie, quantitatives ou non, peuvent être élaborées pour une analyse synchronique des actions individuelles ou collectives. Selon Jean-Claude Passeron la sociologie tend à fonder ses assertions historiques en utilisant des corrélations, des parallélismes et des contrastes. Passeron affirme que la « sociologie illustre [...] une démarche qui instruit sa construction de preuves sur un “va-et-vient” méthodologique entre le raisonnement historique et le raisonnement comparatif » (Passeron, 2004, p. 58). Il note que « l’histoire est la discipline qui illustre le mieux la démarche consistant à ancrer, en chacun de ses actes d’explication, ses synthèses interprétatives dans le contexte spatio-temporel des phénomènes observés » (Passeron, 2004, p. 58). Il ajoute enfin que « “l’histoire sociale” ou “l’histoire comparée” reste de l’histoire par sa syntaxe narrative, quel que soit le degré de “sociologisation” de ses concepts » (Passeron, 2004 p. 58).

La sociologie urbaine, dès son apparition au tournant du xx^e siècle, visait à mettre en place des comparaisons intra-nationales et internationales de villes ou de quartiers. En s’appuyant sur une perspective diachronique, elle s’intéressait à la mise en lumière des relations des contextes historiques différents avec les questions urbaines ou territoriales. Dans un cadre d’analyse comparative des variations de caractéristiques spatiales dans l’histoire, la question qui se pose est celle des traits retenus pour comparer des espaces concrets. L’analyse sociologique des pratiques de l’espace et du territoire est liée à l’interprétation du sens que les acteurs, les habitants, et les aménageurs, donnent aux espaces. Raymond Ledrut, dès 1968, posait dans son ouvrage *Sociologie urbaine* le problème de la différenciation de l’approche géographique et de l’approche sociologique en recherche urbaine (Ledrut, 1968). Selon Michel Bassand, par exemple, la « collectivité urbaine dans l’histoire se concrétise par au moins trois types [...] la cité, puis la ville et actuellement, tout récemment, la métropole » (Bassand, 2007, p. 200). Selon lui, ces trois types constituent des formes, des structures sociales et des cultures très différentes. L’incorporation des outils méthodologiques de l’histoire dans la recherche urbaine pourrait féconder l’étude historique de la construction sociale des formes d’expression des collectivités dans la ville.

LES MÉTHODES DE L’HISTOIRE CROISÉE

Dès 1989, la focalisation des débats sur le thème de la mondialisation a contribué à l’expansion et à la prolifération des espaces de référence et d’action, mais aussi à la fragmentation de la connaissance. Ces mutations ont conduit à un changement d’orientation et à un déplacement de l’intérêt de la comparaison vers l’histoire croisée. Le terme « histoire croisée » veut capter la recherche d’intersections entre pays, régions, individus et surtout regards.

Selon Philippe Minard, le concept d'histoire croisée « invite à historiciser l'exercice de la comparaison, en restituant la dynamique des circulations et des interactions (pas uniquement culturelles cette fois), en faisant leur place aux modalités de co-construction possibles des faits sociaux » (Minard, 2013, p. 26). L'effondrement du colonialisme, et les débats postcoloniaux ont joué un rôle très important dans la réorganisation interne des disciplines. L'histoire croisée met l'accent sur les échanges et les interactions empiriques. Elle étudie les conditions et les modalités de production des connaissances socio-historiques. Elle tente de comprendre, d'analyser et d'interpréter les formations sociales, culturelles et politiques, et l'influence de chacune de ces formations les unes sur les autres.

Pour interroger le rôle et la place de la comparaison en histoire il convient d'étudier les implications méthodologiques et les développements empiriques des méthodes de l'histoire croisée. L'histoire croisée s'appuie sur les débats qui concernent les études comparatives et les études de transferts. L'intérêt principal de cette démarche est la recherche et l'interprétation des interactions entre les différentes sociétés ou cultures et des relations entre les productions sociales et culturelles (Geertz, 1977). L'observation et l'analyse des interactions empiriques sont aussi incluses à son objet de recherche. L'histoire sociale est donc fondée sur une approche empiriste de la réalité sociale. L'émergence de l'histoire culturelle pendant les années 1970 et 1980 et sa domination pendant les années suivantes peuvent être interprétées comme une réponse aux obstacles et limites des méthodes développées par l'histoire sociale (Fass, 2003).

Selon les perspectives programmatiques de l'histoire croisée, les entités et les objets de recherche sont considérés en relation entre eux et chaque entité ou objet de recherche est compris à travers les autres. Le trait méthodologique principal de l'histoire croisée est son intérêt pour une dimension axée sur les processus. La notion d'intersection est à la base de cette posture. La dimension active et dynamique qui caractérise cette notion doit être soulignée parce qu'elle nous aide à mieux comprendre les différences entre la méthode de l'histoire comparée et celle de l'histoire croisée. La méthode de l'histoire comparée est fondée sur la présupposition d'un cadre statique et tend à immobiliser les objets. Ces deux approches traitent le problème du réglage du cadre de référence en adoptant différentes méthodologies et en se fondant sur différentes hypothèses. Jürgen Kocka affirme que la problématique de l'histoire croisée et celle de l'histoire comparée sont complémentaires. Il soutient que leur rapprochement permet de traiter des phénomènes historiques à la fois comme des unités de comparaison et des composants d'un ensemble plus vaste. Selon cette perspective la question des similarités et des différences et celle des influences réciproques se rapprochent (Kocka, 2003).

La démarche de l'histoire croisée cherche à intégrer les contributions méthodologiques de l'approche de l'histoire comparative et des études sur les transferts

(Werner et Zimmermann, 2003). Elle se focalise sur les échanges et les interactions empiriques qui sont consubstantiels à l'objet de l'étude, ainsi que sur les opérations par lesquelles les chercheurs eux-mêmes participent à des échelles croisées et à des catégories différenciées qui les forcent à adopter des points de vue différents. Un accent particulier est mis sur les conditions et les moyens par lesquels les connaissances socio-historiques sont produites. L'histoire croisée engage également à s'interroger sur les façons de construire les corpus d'hypothèses pour établir la comparaison. En effet, les concepts, les méthodes et les instruments statistiques changent d'un pays à l'autre (Hacking, 1999).

L'histoire croisée appartient au genre des approches relationnelles qui, à la manière des approches comparatives et des études de transferts, tâche d'examiner les liens entre différentes formations historiquement constituées (Werner et Zimmermann, 2003). Les approches comparatives et les études sur les transferts tendent à rétablir une réalité qui a été cachée. L'histoire croisée met l'accent sur une multiplicité de points de vue possibles et sur les divergences qui résultent des différences de langues, de terminologies, de catégorisations, de conceptualisations. En essayant de prendre en compte les interactions socio-culturelles elle donne au travail d'enquête une nouvelle dimension. En dépassant le débat entre les comparatistes et les spécialistes des études de transferts, cette démarche remet en question sa propre historicité à travers un triple processus d'historicisation : l'objet, les catégories d'analyse et les relations entre le chercheur et l'objet de recherche. Cette historicisation des objets de recherche et des problématiques permet de dépasser les conflits et controverses entre les logiques synchroniques et les logiques diachroniques.

LES MÉTHODES DE L'HISTOIRE CONNECTÉE

Dans les années 1990, Michel Espagne a adopté une attitude critique à l'égard du comparatisme international en le remplaçant par l'histoire connectée. Il soutenait alors que l'étude des transferts pourrait favoriser un esprit d'ouverture internationale et interdisciplinaire à travers l'étude des limites du comparatisme (Espagne, 1994). Pour lui, le fait que la comparaison porte sur des relations définies en configurations précises montre les limites de la comparaison. Michel Espagne se montre critique à l'égard du phénomène de projection sur l'autre d'un point de vue strictement national en adoptant des outils qui viennent de l'histoire culturelle. Le concept d'histoire connectée renvoie dès lors à la volonté de restituer aux objets historiques la pluralité des contextes et des liens trans-étatiques qui les constituent (Minnard, 2013).

Pour aborder les points communs et les différences entre les méthodes de l'histoire croisée et celles de l'histoire connectée, le repérage des divergences et des convergences à propos de la place que ces deux postures accordent à la question des transferts culturels est une piste. Ces deux approches se détournent

du comparatisme et se rattachent au spectre de l'histoire globale. L'un des principes de la recherche sur les transferts culturels, que l'histoire croisée ainsi que l'histoire connectée adoptent, est l'idée que le contexte de départ, comme le contexte de réception, sont des formes hybrides. L'histoire croisée étudie en priorité les interactions culturelles, tout en permettant de mesurer les limites des interactions et transferts culturels. Elle met l'accent sur la dimension historique constitutive des éléments croisés, ainsi que sur l'histoire du croisement. Elle se focalise aussi sur l'analyse des moments et des phénomènes en amont du croisement, et des modalités de ce dernier.

Les problèmes que l'histoire connectée essaie d'aborder sont ceux qui sont posés par la construction des cadres spatiaux étatiques établis par les historiographies nationales. Afin de résoudre ces problèmes, les tenants de cette démarche tentent de décentrer le regard historiographique en analysant les médiateurs d'une civilisation à une autre. Deux questions principales sont liées aux perspectives programmatiques de l'histoire connectée : Qu'est-ce que la frontière et comment l'historien peut-il l'appréhender ? Quelles sont les pratiques culturelles qui peuvent naître de l'appréhension de ces frontières ?

LES MÉTHODES DES ÉTUDES SUR LES TRANSFERTS CULTURELS

Les analyses historiques fondées sur l'étude des transferts culturels cherchent à saisir les processus par lesquels les idées circulent d'une société à une autre. Elles tendent à mettre en relation des cultures étrangères en adoptant un point de vue à la fois culturel et compréhensif. Dans ce cadre, l'enquête historique emprunte ses outils à diverses disciplines : l'histoire littéraire, l'histoire de l'art, la philologie, la sociologie, l'économie et l'histoire politique. Ses méthodes sont fondées d'une part sur l'interprétation des contextes d'accueil et de départ d'un transfert, d'autre part sur l'interprétation de ses vecteurs (les voyageurs, les enseignants et les traducteurs).

Les méthodes historiographiques liées au concept de transfert culturel mettent en particulier l'accent sur les mécanismes de réception et de transformation des emprunts et des idées dans les sociétés d'accueil. Leur étude porte sur le mouvement d'objets, de personnes, de populations, de mots et d'idées entre des espaces culturels. Leur théorie emprunte aux domaines qui s'intéressent à l'interculturel. Leur méthodologie d'enquête est focalisée sur la volonté d'échapper au présupposé que les unités que le chercheur examine sont statiques. Aussi, l'histoire comparée tend à se concentrer sur la synchronie, tandis que les études sur les transferts culturels se situent dans une perspective diachronique. Ces dernières se focalisent sur l'analyse des phénomènes de déplacement et d'appropriation et leur but principal est la reconstitution de ces chaînes de circulation. La problématique qui est donc au cœur des études des transferts est celle des interférences et des dynamiques qui se produisent à

travers la circulation d'un concept entre des sociétés différentes. Cette théorie des transferts culturels cherche à explorer, à comprendre et à analyser les mécanismes sur lesquels ces rapports dynamiques, parfois masqués, s'organisent. Elle se focalise sur l'interprétation des processus qui se développent avec la circulation d'un concept entre différentes sociétés grâce à l'évolution des liens dynamiques entre les sociétés étudiées. La méthodologie adoptée porte par conséquent sur la construction des concepts réellement transversaux.

L'étude de la circulation des modèles culturels et des savoirs présuppose une détermination des conditions et des critères de son champ d'application. Cette détermination implique une incitation à la théorie. De fait, l'enquête sur les transferts se situe d'emblée dans une perspective diachronique et implique une forte critique du comparatisme (critique fondée sur l'idée que le comparatisme est dépendant de présuppositions sur les aires culturelles). La mise au point de la théorie des transferts culturels oriente par conséquent le questionnement non seulement sur les concepts utilisés, mais aussi sur les sources des recherches portant sur plusieurs ensembles nationaux.

Michel Espagne souligne que « le terme de transfert n'a pas, à l'exclusion de son emploi en psychanalyse, de valeur prédéterminée » (Espagne, 1999, p. 286). La raison pour laquelle ce terme apparaît ici digne d'intérêt est le fait qu'il « implique le déplacement matériel d'un objet dans l'espace » (Espagne, 1999, p. 286). Dans cette démarche, l'enquête historique s'intéresse aux transformations liées à la conjoncture changeante de la structure d'accueil et met l'accent sur des mouvements humains, des voyages et des transports de livres et d'objets d'art. Un des aspects qui se situe au centre de la problématique de Michel Espagne est la mise en relation des systèmes qui sont autonomes et asymétriques. Selon lui « transférer, ce n'est pas transporter, mais plutôt métamorphoser » (Espagne, 2013). La façon dont les systèmes asymétriques se mettent en relation est dépendante des besoins spécifiques du système d'accueil. Pour que les idées s'accueillent d'un contexte culturel à un autre, des processus de sélection s'opèrent entre les idées, les textes ou les objets et s'ouvrent à des nouvelles conjonctures.

Suivant Philippe Minard il est possible de dire que « le concept de “transfert culturel” permet de saisir la circulation des modèles et les mécanismes d'acculturation différenciée, plutôt que de postuler d'emblée une délimitation nationale des aires culturelles que l'on compare comme autant de systèmes clos et fixes » (Minard, 2013, p. 26). Une difficulté fondamentale de cet effort réside dans les détails méthodologiques qui permettent de respecter les spécificités des sociétés, des cultures et des espaces étudiés. L'un des points faibles de la méthodologie des études sur les transferts culturels tient au fait qu'elle ne prend pas suffisamment en compte les représentations des cultures qu'elle étudie. Effectivement pendant le processus de recherche sur les transferts, les entités, les personnes, les pratiques et les objets qui participent aux interférences

que les chercheurs analysent ne restent pas figés intacts et identiques. Pour mieux comprendre la fluidité et la complexité de ces mécanismes, on peut rappeler que le concept d'habitus de Pierre Bourdieu est conçu en trois dimensions elles-mêmes en relation : les conditions dans lesquelles il a été formé, la situation immédiate de l'action, et les pratiques que cette action produit (Bourdieu et Passeron, 1970 ; Cicourel, 2004).

LES MÉTHODES DE L'HISTOIRE TRANSNATIONALE

L'analyse des flux – des personnes, des idées, des objets et des textes – et les débats sur l'usage des termes de globalisation et de mondialisation ont contribué aux déplacements des logiques et des postures historiques. La démarche transnationale et sa formulation des sujets et des méthodes comparatives composent une partie importante des débats et des controverses contemporains sur l'histoire comparative. Comment les débats sur la localisation culturelle et la délimitation spatialisée des sujets peuvent-ils être incorporés aux débats sur l'espace transnational ? L'historicisation de la globalisation est liée au développement des questionnements sur les terrains et les sources, et à la recherche des possibilités et des limites de la perspective transnationale. La démarche transnationale se caractérise par le refus de toute forme d'ethnocentrisme.

L'étude des relations entre l'histoire comparée, la géographie comparée et la sociologie comparée pourrait constituer, pour les historiens, un champ de questionnement sur les propositions méthodologiques de la démarche transnationale et de ses différentes modalités (Werner et Zimmerman, 2003). Le champ des réseaux d'échanges ainsi que la problématique des transferts mettent l'accent sur les circulations. La théorie comparative, les méthodes de la littérature comparée et de l'anthropologie culturelle ont également contribué à l'analyse des flux culturels, des processus de circulation et de la mondialisation. L'analyse des transferts culturels, élaborée par Michel Espagne, et les approches intertextuelles proposées par Julia Kristeva et Gérard Genette (Kristeva, 1967 ; Genette, 1982) ont ainsi été incorporées dans les méthodes qui s'orientent vers l'enquête des réseaux dans lesquels circulent les théories, les idéologies et les formes. Les approches qui traitent les mécanismes des interférences, tout en mettant en valeur les échanges transnationaux, sont orientées vers l'analyse des interdépendances entre les cultures, les régions et les économies des différentes parties du monde. Aussi on peut admettre que le thème des circulations entre des espaces nationaux a contribué au développement d'un discours sur l'influence étrangère au sein des évolutions culturelles, sociales et politiques d'une société locale.

Un historien comparatif qui essaie de concilier deux ou plusieurs langues, des lieux et des périodes est face à un travail de médiation. Si l'on admet que la comparaison est le processus de la définition relationnelle des entités géopolitiques et des sujets individuels, on peut s'interroger sur la manière dont les

comparaisons évitent d'être participantes et actives dans les processus sociaux que les chercheurs étudient. L'un des risques, relativement fréquent, est l'application de méthodes d'analyse qui sont associées à des contextes autres que ceux dans lesquels elles ont été développées (Bhabha, 2004). De ce point de vue, la critique postcoloniale porte une critique implicite de la méthode comparative. Certains chercheurs qui se focalisent sur les études anticoloniales et postcoloniales, tels que Frantz Fanon, Edward Said et Elsa Barkley Brown, s'intéressent à l'aspect transnational et sont méfiants vis-à-vis des comparaisons (Seigel, 2005). L'histoire transnationale se focalise sur la façon dont les connexions fonctionnent comme des forces centrales pour les processus historiques. Ainsi, lorsqu'on essaie de « transnationaliser » un discours historique, il s'agit d'examiner ce qu'on pourrait appeler des relations transfrontalières.

Suivant Xavier Landrin, on pourrait affirmer que les concepts sont à la fois des instruments de connaissance et des outils de construction de la réalité, c'est-à-dire qu'ils sont à la fois des instruments réflexifs et utilitaires. Il ne faut pas oublier que ce sont leurs usages évolutifs et leurs trajectoires sociales qui organisent le changement de leur statut. L'interprétation des circulations transnationales présuppose donc une analyse relationnelle de la production et de la diffusion des connaissances. Dans cette perspective, la construction des méthodes d'analyse de la circulation diachronique des concepts contribue à mettre en évidence leurs logiques d'appropriation et leur passage d'un statut à l'autre (Landrin, 2010). Les méthodes transnationales sont liées à la conviction que l'historien doit examiner les rapports spécifiques qui constituent les liens entre les concepts et leurs terrains d'émergence et d'évolution, en parallèle avec son enquête sur l'évolution des concepts étudiés, pour qu'il puisse comprendre quelles méthodes sont les plus appropriées pour l'étude et l'approfondissement de son objet de recherche.

POUR CONCLURE : COMMENT RÉCONCILIER LE DÉCENTREMENT ET LA CONTEXTUALISATION DES MÉTHODES HISTORIQUES ?

Notre propos visait à réfléchir aux problèmes et aux contraintes liés à la comparaison en histoire, et aux débats théoriques sur les méthodes. L'objectif était d'apporter un éclairage nouveau sur les innovations méthodologiques et épistémologiques. En outre, l'effort de situer les différentes démarches par rapport à d'autres approches méthodologiques peut aider à comprendre la formulation d'hypothèses qui accompagnent le choix de chacune parmi ces méthodes historiographiques.

Cet article tend ainsi à ouvrir des questionnements autour du thème d'un renouvellement historiographique. Ce renouveau tenterait de tenir compte des interrogations qui accompagnent les méthodes qui cherchent à internationaliser l'histoire. En même temps, il prendrait en compte les impératifs de la reconnaissance que chaque acte est situé dans un espace-temps. Autrement dit, le but

consiste à revisiter les pistes et les enjeux multiples qui révèlent la fécondité des effets de décentrement sans décontextualiser les éléments par rapport aux systèmes dans lesquels ils s'inscrivent et qui leur donnent sens. L'intérêt se concentre sur les démarches historiques qui cherchent à s'émanciper des découpages dictés par les frontières étatiques. La démarche veut saisir les relations, les passages, les influences et les transferts afin de faire émerger les modes d'interaction entre le régional et le suprarégional.

L'un des enjeux des débats portant sur les méthodes de comparaison en histoire est celui de leur rapprochement. Suivant Jürgen Kocka, nous pourrions soutenir que la problématique de l'histoire croisée et celle de l'histoire comparée sont complémentaires. Le rapprochement entre ces postures nous permet de traiter des phénomènes historiques à la fois comme des unités de comparaison et comme des composants d'un ensemble plus vaste. La question des similarités et des différences et celle des influences réciproques se rapprochent (Kocka, 2003). L'enquête sur les transferts culturels doit accepter que l'appropriation des éléments culturels étrangers est fondée sur une activité comparative, qui est préalable pour que l'analyse de la médiation des acteurs historiques devienne possible. En guise de conclusion, on pourrait dire que la question des oscillations méthodologiques tient aujourd'hui une place centrale sur la scène de la réflexion historiographique dans la mesure où les affinités entre des formes différentes de l'histoire, globale, connectée, comparée, croisée ou transnationale sont au cœur des problématiques dominantes.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BASSAND, M. 2007. *Cités, villes, métropoles. Le changement irréversible de la ville*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes.
- BHABHA, H. K. 2004. *The Location of Culture*, Londres, Routledge.
- BLOCH, M. 1928. « Pour une histoire comparée des sociétés européennes », *Revue de synthèse historique*, n° 46, p. 15-50.
- BOURDIEU, P. ; PASSERON, J.-C. 1970. *La reproduction. Eléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- CICOUREL, A. V. 2004. « L'habitus et le pouvoir symbolique », dans J. Bouveresse et D. Roche (sous la dir. de), *La Liberté par la connaissance. Pierre Bourdieu (1930-2002)*, Paris, Odile Jacob.
- CLERC, P. 2012. *Géographies. Épistémologie et histoire des savoirs sur l'espace*, Paris, Éditions Sedes/Cned.
- COHN, B. S. 1987. *An Anthropologist among the Historians and Other Essays*, Oxford, Oxford University Press.
- DETIENNE, M. 2000. *Comparer l'incomparable*, Paris, Le Seuil.
- DUMAZEDIER, J. ; LAPLANTE, M. 1969. « Méthode comparative et prévision sociologique », *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 47, p. 69-92.
- ESPAGNE, M. 1994. « Sur les limites du comparatisme en histoire culturelle », *Genèses*, n° 17, p. 112-121.

- ESPAGNE, M. 1999. *Les transferts culturels franco-allemands*, Paris, Presses universitaires de France.
- ESPAGNE, M. 2013. « La notion de transfert culturel » [en ligne], *Revue Sciences/Lettres*, n° 1 [<http://rsl.revues.org/219>].
- ESPAGNE, M. ; WERNER, M. (sous la dir. de) 1988. *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations.
- FASS, P. S. 2003. « Cultural History/Social History. Some Reflections on a Continuing Dialogue », *Journal of Social History*, n° 37, p. 39-46.
- GEERTZ, C. 1977. *The Interpretation of Cultures: Selected Essays*, New York, Basic Books.
- GENETTE, G. 1982. *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Le Seuil.
- HACKING, I. 1999. *The Social Construction of What?*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press.
- HAUPT, H.-G. ; KOCKA, J. (sous la dir. de) 2009. *Comparative and Transnational History. Central European Approaches and New Perspectives*, Oxford, New York, Berghahn Books.
- HILL, A. O. ; HILL, B., H. 1980. « Marc Bloch and Comparative History », *The American Historical Review*, n° 85, p. 828-846.
- JULIEN, É. 2004. « Le comparatisme en histoire. Rappels historiographiques et approches méthodologiques », *Hypothèses*, n° 1, p. 191-201.
- KAELBLE, H. 2010. « Les mutations du comparatisme international », *Les cahiers Irice*, n° 5, p. 9-19.
- KOCKA, J. 2003. « Comparison and Beyond », *History and Theory*, n° 42, p. 39-44.
- KRISTEVA, J. 1967. « Bakhtine. Le mot, le dialogue et le roman », *Critique*, n° 239, p. 438-465.
- LANDRIN, X. 2010. « La sémantique historique de la Weltliteratur. Genèse conceptuelle et usages savants », dans A. Boschetti (sous la dir. de), *L'espace culturel transnational*, Paris, Nouveau Monde édition, p. 73-134.
- LEDROUT, R. 1968. *Sociologie urbaine*, Paris, Presses universitaires de France.
- MINARD, P. 2013. « Globale, connectée ou transnationale : les échelles de l'histoire », *Esprit*, n° 12, p. 20-32.
- PASSERON, J.-C. 2004. « Le sociologue en politique et *vice versa*. Enquêtes sociologiques et réforme pédagogique dans les années 1960 », dans J. Bouveresse et D. Roche (sous la dir. de), *La Liberté par la connaissance. Pierre Bourdieu (1930-2002)*, Paris, Odile Jacob, p. 15-104.
- SEIGEL, M. 2005. « Beyond Compare. Comparative Method after the Transnational Turn », *Radical History Review*, n° 91, p. 62-90.
- ZIMMERMANN, B. ; DIDRY, C. ; WAGNER, P (sous la dir. de) 1999. *Le travail et la nation. Histoire croisée de la France et de l'Allemagne*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- WERNER, M. ; ZIMMERMANN, B. 2003. « Penser l'histoire croisée. Entre empirie et réflexivité », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 58^e année (1), p. 5, 7-36.